

4. LETTRE

A un moine qui était tombé en adultère.

On voit dans cette lettre un véritable portrait de la faiblesse humaine; et combien il faut se défier de soi, quelque vertu qu'on croie avoir. Le moine dont parle saint Basile menait une vie très austère : à peine pouvait-il vivre, tant il était atténué par la pénitence. Il s'oublia cependant, et tomba dans l'adultère. Les juifs et les gentils en firent de sanglantes railleries. Sur la fin de sa lettre saint Basile exhorte ce pauvre moine à se reconnaître, et à retourner au monastère.

L'état où vous êtes m'a causé une double crainte, et me jette dans un double embarras. Si je prends le parti de la rigueur, on m'accuse d'être dur et intraitable. Si je prends celui de la compassion, on me reproche que je suis trop mou et trop lâche, et l'on m'en veut du mal. J'ai fortifié par la raison ma main tremblante qui ne formait ces caractères qu'avec une espèce de répugnance. J'ai une si grande confusion de votre faute, qu'il m'a été impossible d'empêcher que mon chagrin ne parut sur mon visage, que mes larmes ont entièrement défigurée.

Je ne sais que penser, ou qu'écrire dans l'embarras où je suis. Rappellerai-je à ma mémoire l'inutilité de votre vie passée ? Je tremble quand je pense à ce temps, où vous possédiez tant de richesses, et que vous étiez si entêté de vaine gloire. Une foule de flatteurs vous accompagnait partout; vous ne vous refusiez aucuns plaisirs; vous n'aviez aucun scrupule de faire des gains illégitimes, et vous étiez à tous moments dans un danger évident de vous perdre. L'ambition de posséder les premières charges vous empêchait de songer à votre salut; vous étiez perpétuellement distrait par la foule du peuple qui abordait à votre logis; vos ennemis vous obligeaient de temps en temps de lever les yeux vers celui qui pouvait vous secourir, et tourner vos propres malheurs à votre utilité : vous voyiez des effets sensibles de sa protection, quoique vous l'eussiez outragé dans le temps que vous croyiez n'avoir rien à appréhender, et que vous vous donniez toute sorte de liberté.

Les infortunes vous faisaient penser sérieusement à changer de conduite vous n'aviez que du mépris pour les richesses, et vous connaissiez combien elles sont dangereuses; vous négligiez le soin de votre domestique, et vous vous priviez de la compagnie de votre femme. Transporté de votre zèle vous erriez de ville en ville, vous couriez même jusqu'à Jérusalem : dans les entretiens que j'y eus avec vous, je vous félicitais de ce courage qui vous faisait entreprendre tant de travaux vous passiez en méditation les semaines entières sans boire et sans manger; et afin que rien ne put retarder votre conversion, vous renonciez absolument au commerce des hommes; vous évitiez le bruit et le tumulte, pour chercher la solitude et le repos.

Vous étiez revêtu d'un rude sac qui vous déchirait le corps, et vous supportiez patiemment les nœuds d'une grosse corde qui vous serait les reins d'une manière très incommode. La faim avait fait une caverne de votre ventre, qui était comme collé à l'épine du dos. Toute votre chair était usée par la diète, qui avait achevé de sécher vos boyaux. Votre ventre s'était tellement retiré, que vos côtes paraissaient à nu comme le dessus d'un toit, sous lequel le nombril fuyait. Tous vos organes étaient rétrécis : vous passiez les nuits entières à prier Dieu les poils de votre barbe étaient détrempés et aplatis des pleurs que vous répandiez.

Qu'est-il besoin que j'entre dans tous ces détails ? Souvenez-vous combien vous avez embrassé de saints personnages; combien vous avez baisé de reliques; combien de saints ont pris vos mains par respect, croyant que votre vertu les avait consacrées. Les plus zélés serviteurs de Dieu se sont prosternés à vos genoux, et les ont embrassés. A quoi ont abouti enfin toutes ces apparences de sainteté ? Le bruit court que vous avez commis un adultère, et ce récit nous a causé une douleur plus cuisante et plus vive que n'aurait pu faire un coup de poignard. De quels charmes et de quels enchantements s'est servi votre ennemi pour vous séduire de la sorte ? Vous êtes tellement embarrassé dans les filets du démon que vous n'avez plus de mouvement pour la vertu.

De quoi servent les éloges que je faisais de votre abstinence, et de vos travaux passés ? Vous avez perdu le fruit de tant de peines. Mais peut-être ne devons-nous pas croire si légèrement une nouvelle de cette importance ? Comment voulez vous qu'après des preuves si évidentes, nous doutions d'une chose qui avait été jusques ici assez obscure ? vous avez lié par

d'horribles serments les âmes qui craignent Dieu; cependant pour assurer, ou pour nier une chose, il ne faut dire qu'oui, et non, le reste est superflu, et c'est le démon qui l'inspire vous êtes responsable d'un parjure abominable, et après avoir profané un caractère si saint, votre turpitude rejailli jusques sur les apôtres, et sur le Seigneur même. Vous avez flétri toute la gloire de la chasteté : la profession religieuse est déshonorée par votre crime. Nous sommes devenus la fable et la risée des profanes : les Juifs et les Gentils ont l'insolence de nous jouer sur leurs théâtres, et vos désordres servent de sujets à leurs comédies,

Les moines sont tout interdits, après ce que vous avez fait; les plus gens de bien et les plus réguliers ont de la peine à se rassurer : ils tremblent, quand ils considèrent combien le démon a de force. Les lâches font tentés d'insolence par votre exemple : autant qu'il a été en votre pouvoir, vous avez affaibli la vérité de cet oracle de Jésus Christ, qui disait : *ayez confiance j'ai vaincu le monde, et le prince du monde*. Vous avez causé à votre patrie une infamie éternelle, et vous avez justifié la vérité de ce proverbe, *comme un cerf blessé au foi d'une flèche*.

Mais quoiqu'il en soit, mon cher frère, vous devez toujours conserver l'espérance de vous relever, et de vous convertir. Les remèdes ont encore toute leur force. Il ne tient qu'à vous de vous réfugier dans un asile assuré, les portes vous sont ouvertes : Ne demeurez pas plus longtemps dans l'abîme de l'iniquité; ne vous abandonnez pas à la fureur d'un homicide. Le Seigneur sait relever ceux qui ont fait de tristes chûtes comme vous ne vous éloignez point d'ici, venez nous retrouver promptement; renouvez votre première ferveur : reprenez vos travaux ordinaires : effacez par une nouvelle pénitence la tache de ce crime honteux que vous avez commis. Souvenez-vous que vous touchez au dernier moment de votre vie. Songez aux moyens de mettre dans le chemin de la vertu les enfants des Juifs et des Gentils. N'obligez pas le Sauveur du monde à vous abandonner entièrement, de peur que vous ne soyez enveloppé dans cette terrible sentence je ne vous connais point, et je ne sais qui vous êtes.

